

1

« Qu'est-ce que tu mijotes ? »

Ces mots le font tressaillir mais Malcolm Benson ne peut réprimer un petit rire. Posté devant l'évier, il se retourne. Son visage exprime encore un certain amusement.

Harriet est assise à la table de la cuisine, elle tient dans ses petites mains une tasse de thé. C'est son mug préféré, celui avec Snoopy dessus, que Malcolm a pris soin de lui donner en cette matinée si particulière. Elle regarde son mari en arquant les sourcils, affichant cette expression si attachante, qui l'a immédiatement séduit trente ans auparavant.

Il enlève d'une chiquenaude la mousse sur ses gants en caoutchouc puis passe le doigt sur l'aile de son nez.

— Tu n'as pas envie de savoir ?

Ses soupçons confirmés, Harriet pose son mug sur le dessous-de-verre en raphia.

— Tu trames quelque chose.

— Je trame toujours quelque chose. Je trame et je complot.

Elle le regarde, les yeux brillants.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu vas devoir attendre.

Il se tourne de nouveau vers l'évier, plonge ses mains dans l'eau savonneuse. Il sait qu'elle est en train de fixer l'arrière de sa tête, qu'elle essaie de lire dans ses pensées.

— Mon anniversaire n'est que dans un mois, dit-elle d'un ton léger.

Il reste silencieux.

— C'est ça ? C'est en lien avec mon anniversaire ?

Il la regarde par-dessus son épaule. Malgré son âge, plus de

cinquante ans, elle a gardé cette innocence enfantine et cette capacité à s'émerveiller.

— Il s'agit bien d'un présent. Mais pas pour ton anniversaire. Ça ne pouvait pas attendre si longtemps.

— Malcolm, tu m'embêtes ! Dis-moi, s'il te plaît !

Il espérait faire traîner un peu plus encore, mais ça ne serait pas juste pour elle. De plus, il est tout aussi enthousiaste que Harriet, il a hâte de partager la nouvelle avec elle. Il ne peut pas garder ça pour lui plus longtemps.

— Très bien, dit-il. Attends là.

Il enlève ses gants et son tablier. En se dirigeant vers la porte de la cuisine, il voit Harriet taper dans ses mains avec enthousiasme.

Il sourit en montant l'escalier pour gagner le cagibi qui fait office de bureau. Il affiche le même sourire en redescendant. C'est un grand moment pour tous les deux. L'aboutissement d'un travail qui a demandé beaucoup d'efforts et de patience.

Il s'arrête avant de faire son entrée dans la cuisine.

— Ferme les yeux ! Attention, n'essaie pas de regarder en douce !

— D'accord, répond-elle. Promis, je ne regarde pas.

Il franchit le seuil en tendant son présent. Harriet a mis les mains devant ses yeux, il voit ses doigts trembler.

— Bon, dit-il, tu peux regarder maintenant.

Elle écarte les doigts. Les fait glisser doucement sur ses joues. En voyant le gros livre relié de cuir, elle semble d'abord perplexe, puis incrédule.

— C'est... c'est l'album.

Il hoche la tête. Il sait qu'elle ne va pas tarder à pleurer comme une Madeleine et sent déjà une larme se former au coin de son œil.

Levant la tête vers lui, elle le regarde droit dans les yeux.

— Tu n'as pas...

— Si.

— Tu en as trouvé une ?

Il sourit.

—Oh, mon Dieu ! dit-elle. Oh, mon Dieu ! Montre-moi, montre-moi, montre-moi !

Elle tire une chaise à côté de la sienne. Malcolm s'assoit et pose l'album sur la table entre eux.

—Tu es prête ? demande-t-il.

—Malcolm, tu sais combien j'ai attendu ce moment. Ouvre l'album.

Il ouvre l'album au milieu, à l'endroit où il a placé le signet en soie.

L'éclat des photos disposées sur les pages illumine le visage de Harriet. Elle plaque la main contre sa bouche. Les larmes jaillissent et coulent sur le dos de sa main.

—J'espère que c'est des larmes de joie, dit Malcolm.

Incapable de prononcer un mot, elle se contente de hocher la tête, tout en s'émerveillant du contenu de ce coffre aux trésors. C'est mieux qu'un anniversaire.

Elle tourne les pages, laissant échapper une exclamation de temps à autre. Malcolm scrute son visage, la voit s'absorber dans son rêve. Il la regarde pleurer, sourire et rire en feuilletant l'album. Il aimerait lui faire ce plaisir tous les jours.

Les questions commencent à affluer ensuite. Harriet veut obtenir le plus d'informations possible, jusqu'au moindre détail. Malcolm est parfois un peu long à répondre mais il fait de son mieux.

Après avoir atteint la dernière page, Harriet retourne à la première, passe doucement le doigt sur la photo. Malcolm savait que ce serait sa préférée.

Et soudain son visage s'assombrit comme si elle était prise d'un doute.

—Ce n'est pas une plaisanterie Malcolm ? C'est sûr ?

—Oh oui ! Comme tu peux le constater, j'ai été très occupé. Regarde les photos. Tout est réglé.

—Tout est réglé ? C'est pour quand ? Bientôt ?

Malcolm se caresse le menton.

—Eh bien, c'est la partie la plus difficile. Ça demande du temps. C'est une question de logistique, tu vois.

Elle se rembrunit.

— Oh !

— Alors, j'ai pensé... j'ai pensé à *ce soir*. Tu pourras attendre jusque-là ?

Des yeux immenses à présent. Des yeux où se mêlent euphorie et incrédulité.

— Malcolm !

Elle se jette à son cou, l'enveloppe dans sa chaleur.

— Malcolm, tu es un homme extraordinaire. Je t'aime.

Elle relâche son étreinte.

— Ce n'est pas dangereux au moins ? Tu es sûr que tu peux le faire ?

Il prend sa main dans la sienne.

— Ça ne va pas être facile. Je ne suis plus si jeune. Mais oui, je peux le faire.

Elle le serre encore dans ses bras. Se concentre à nouveau sur l'album. Puis une idée lui vient et elle lève les yeux vers le plafond.

— On peut le lui dire ? On peut le dire à Daisy ?

— Je ne vois pas ce qui nous en empêcherait.

Daisy les entend monter alors elle pose son crayon et se redresse. Elle sait qu'ils aiment la voir assise bien droite.

Elle est en train d'écrire une histoire à propos d'une souris. Elle n'a jamais été très douée pour les histoires, et ne sait d'ailleurs pas grand-chose sur les souris. C'est comme un défi pour elle. Elle espère que ça leur plaira. Plus tard, elle fera quelques fractions et un peu de lecture. Une journée chargée l'attend.

La porte s'ouvre enfin. Quand les adultes pénètrent dans la pièce, elle se raidit encore un peu plus.

Elle remarque qu'ils sont particulièrement souriants ce matin. En fait, à bien y réfléchir, elle ne les a jamais vus aussi heureux. Elle se demande ce que cache cette joie soudaine.

— Bonjour, Daisy, dit Malcolm.

— Bonjour, papa, répond-elle.

Malcolm et Harriet s'assoient en face d'elle à la petite table de travail sans se départir de leur sourire.

— On a une nouvelle à t'annoncer, jubile Malcolm. Une nouvelle qui nous remplit de joie.

Daisy ne répond pas. Elle ne sait pas ce qu'elle est censée répondre. Elle attend patiemment la suite.

— Tu ne veux pas savoir ce que c'est ? demande Harriet.

Daisy hoche la tête bien qu'elle ne soit pas certaine de vouloir savoir.

Harriet regarde Malcolm et d'un hochement de tête l'invite à annoncer la nouvelle. Malcolm se penche par-dessus la table. Son visage est si près de Daisy qu'elle peut voir les points noirs sur son nez.

— Tu vas avoir...

Il s'interrompt, ménage le suspense.

— ... une petite sœur !

Harriet s'agite sur sa chaise. Elle tape dans ses mains pour manifester son enthousiasme.

Daisy, pourtant, ne sait toujours pas comment réagir. Ils s'attendent sans doute à ce qu'elle soit euphorique, comme eux. Malgré sa bonne volonté, elle ne ressent rien de tout ça. Sentant leurs yeux sur elle, elle ouvre la bouche mais aucun mot n'en sort.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demande Malcolm. N'est-ce pas merveilleux ? Imagine tout ce que vous allez partager toutes les deux.

— Tu pourras lui montrer tes jouets, développe Harriet. Tu pourras lui faire la lecture, lui expliquer tout ce que tu sais. Mais surtout, tu ne seras plus jamais toute seule. Finie la solitude ! N'est-ce pas fantastique ?

Ne voulant surtout pas les contrarier, Daisy se creuse désespérément la tête à la recherche d'un commentaire pertinent.

— Comment s'appelle-t-elle ? lâche-t-elle.

Malcolm regarde Harriet. Harriet regarde Malcolm.

— Bonne question, disent-ils sans se quitter des yeux.

— Elle s'appelle Poppy, annonce Harriet. Un nom de fleur,

comme le tien. Et tout comme toi, elle est blonde. Elle n'a que six ans. Elle est adorable et je suis sûre que tu l'aimeras.

Elle se tourne de nouveau vers Malcolm.

— N'est-ce pas, papa ?

Daisy profite de l'instant pendant lequel ils sont complètement absorbés par le regard de l'autre pour formuler sa prochaine question.

— Quand ? Elle arrive quand ?

— Encore une excellente question, dit Malcolm. Accroche-toi bien, Daisy, c'est dans un avenir très proche. Que penses-tu de ce soir ?

Daisy sent son cœur se serrer mais s'efforce de ne rien laisser paraître.

— Ce soir ?

Elle réalise trop tard que sa voix trahit une certaine négativité. Elle remarque que les lèvres de Malcolm frémissent légèrement, bien qu'à l'instar de Harriet il s'efforce de sourire encore.

— Oui, Daisy. Ce soir. C'est bon pour toi, non ?

— Oui, papa, s'empresse-t-elle de répondre. C'est... c'est juste que je me demande où elle va dormir.

Malcolm regarde le lit. Il fronce les sourcils comme si ce problème ne lui avait pas encore effleuré l'esprit.

— Je crois que vous allez devoir partager ce lit pendant quelque temps. On va trouver une solution.

— Des détails, des détails, intervient Harriet. On ne se soucie pas de ces choses dans cette maison. Tout va bien se passer. Ça va être fantastique !

Daisy a l'impression que Harriet va exploser de joie. Exploder littéralement et se répandre sur les murs et le plafond.

Daisy refoule cette vision. Elle pose les yeux sur l'histoire qu'elle a écrite pour penser à autre chose.

— Bon, dit Malcolm. C'est la bonne nouvelle qu'on est venus t'annoncer. Je savais que tu serais ravie, Daisy.

Daisy ne connaît pas le mot « sarcasme » mais le timbre de la voix de Malcolm lui fait comprendre qu'elle ne réagit pas comme il le souhaite.

—Ne vous inquiétez pas, leur dit-elle. Je suis une grande fille. Je veillerai sur Poppy.

C'est la phrase la plus positive et la plus sincère qu'elle ait trouvée mais elle semble faire l'affaire.

—On va te laisser finir tes devoirs, dit Harriet. Je reviendrai plus tard pour voir comment tu avances. Mais ne t'attends pas à ce que je sois d'une grande aide aujourd'hui, dit-elle en agitant le doigt. Je ne sais plus où donner de la tête.

Ils quittent la pièce. Daisy les regarde partir, il lui semble qu'ils planent littéralement sur le petit nuage qu'ils ont créé. Elle attend que la porte se referme et le bruit familier qui suit immédiatement. Le grincement dont l'écho se propage dans sa poitrine.

Le bruit des verrous.

Elle est seule de nouveau. Elle passe la plupart de son temps seule. Alors, bien sûr, elle se réjouit de l'arrivée d'une autre petite fille.

D'un autre côté, elle ne souhaite à personne de partager son sort.

Elle balaie sa chambre du regard. Parfois, elle se demande combien de temps il faudrait à un visiteur pour deviner la véritable fonction de cette pièce si les verrous externes ne l'avaient pas déjà mis sur la voie. Il verrait le lit dans l'alcôve en face de l'entrée. À gauche de la porte, les étagères sur lesquelles sont rangés les livres, les jouets avec un espace pour la télévision à écran plat. À côté, la commode où trônent la maison de poupées et d'autres jouets. Au centre de la pièce, la table pliante et les chaises en plastique empilables.

Rien d'inhabituel à première vue.

Le visiteur un peu plus perspicace pourrait s'étonner de l'absence d'armoires pleines de vêtements. Il pourrait se demander pourquoi, à la place de placards de rangement, il y a un petit lavabo dans un coin et ce qui ressemble à un rideau de douche dans l'autre. S'il s'aventurait dans la pièce pour jeter un coup d'œil derrière ledit rideau, il serait certainement surpris de découvrir une vieille chaise percée plus très nette.

Pour contempler ce curieux décor à la lumière du jour, il pourrait ouvrir les rideaux et découvrirait alors la fenêtre condamnée par des planches.

À ce stade, il réaliserait qu'il ne s'agit pas d'une simple chambre, d'une chambre pour dormir. C'est une chambre pour *tout*.

Une cellule.

Daisy a appris à ne pas se plaindre de sa situation devant les adultes. Devant les personnes qu'elle appelle papa et maman mais qui ne sont pas ses vrais parents.

Ce n'est pas un endroit pour la fille qui va arriver, pense-t-elle.

Ce n'était pas un endroit pour elle non plus.

Elle ne sait pas précisément depuis combien de temps elle est ici, mais elle en a une vague idée. Elle a été contrainte de fêter son dixième anniversaire récemment. Et elle sait qu'elle avait sept ans quand elle a été enlevée.

Ça fait donc près de trois ans qu'elle est enfermée dans cette pièce.

2

—C'est lui ?

L'inspecteur Nathan Cody regarde dans la direction indiquée par l'enquêtrice Megan Webley. À travers le pare-brise crasseux, il voit une silhouette se diriger vers eux sur le trottoir, les mains dans les poches, le col remonté pour se protéger du froid.

—Non. Ça ne lui ressemble pas du tout.

Ed Sheeran passe à la radio. Cody pianote en rythme sur le volant. Il regarde la vitrine de la boutique devant laquelle ils sont stationnés. Des dessous sexy y sont exposés. Il regrette de ne pas s'être garé un peu plus loin.

—Et ce type ? demande Webley.

Cody soupire.

—Non plus. Dis-moi, tu vas me poser la question chaque fois qu'un gars va passer devant nous ?

—C'est ta faute. Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même.

—Et pourquoi ?

—C'était ton idée, non ? Et en plus, tu as dit qu'il se pointerait à dix-sept heures pétantes. Or il a déjà trois minutes de retard.

—Il va arriver, un peu de patience.

Webley croise les bras avec humeur, histoire de montrer le peu de patience qui lui reste.

—J'ai froid, je suis fatiguée et j'ai faim. Je n'ai pas mangé à midi.

—T'es pas la seule. C'était un peu une course folle au tribunal, non ?

—Tu as été brillant soit dit en passant.

—Tu trouves ?

—Ouais. L’avocat a trouvé à qui parler ! J’ai vu la sueur qui dégoulinait sous la perruque de ce salaud arrogant.

Elle montre sa chemise en haussant les sourcils.

—J’ai remarqué que tu portais une nouvelle cravate pour l’occasion.

Tout sourire, Cody se redresse et lisse sa cravate.

—Ouais. Elle te plaît ?

—Non.

—Oh !

Après une courte pause, elle demande :

—Ça ne te manque pas parfois le bon vieux temps ?

Cody sent ses joues s’empourprer. Il s’attend à ce qu’elle évoque l’époque où ils étaient en couple. L’époque où elle avait son mot à dire sur les cravates qu’il portait.

—Quel bon vieux temps ?

—Le temps où tu étais agent infiltré.

Ouf, pense Cody.

—Ouais, parfois. Mais j’aime ce que je fais maintenant.

—Tu n’as jamais songé à y retourner ?

—Pourquoi ? T’en as marre de moi ?

—Non, je me posais juste la question. C’était si important pour toi avant.

Il secoue la tête.

—J’en doute. Une petite mission de temps à autre, oui, mais je ne pense pas que je pourrais recommencer à plein temps.

—À cause de ce qui s’est passé ?

Cody prend le temps de réfléchir avant de répondre. C’est une question logique. Pour la plupart des gens, ce qui s’est passé – quatre hommes affublés de masques de clowns qui vous amputent d’une partie de votre corps avant de tuer sauvagement votre partenaire – justifierait amplement un changement de carrière.

—Ouais, mais pas seulement pour les raisons évidentes. Pour être honnête, j’ai cru d’abord que mon affectation aux *Incidents majeurs* ne serait que provisoire mais ça m’a ouvert les yeux. Je

pensais que l'adrénaline des missions d'infiltration me manquait, mais non. J'aime notre équipe et j'aime le travail qu'on fait.

— Avoue que ça ne serait pas pareil si je ne faisais pas partie de l'équipe.

Elle sourit et il voit ses fossettes apparaître.

Alors qu'il s'apprête à répondre, le téléphone de Webley sonne. Elle regarde l'écran.

— Footlong, annonce-t-elle avant de prendre l'appel.

Cody regarde dans le rétroviseur arrière la voiture banalisée garée à quelques mètres d'eux. Il distingue le visage de l'enquêteur Neil « Footlong » Ferguson éclairé par son téléphone. À côté de lui, un autre enquêteur de l'équipe, Jason Oxburgh.

Webley écoute puis se tourne vers Cody.

— Il veut savoir combien de temps on va poireauter ici. Il veut savoir si ton ROHUM est fiable pour cette opération.

« ROHUM » en jargon policier signifie Renseignement d'origine humaine. Un informateur en somme.

— Dis-lui que mon informateur est irréprochable et qu'il doit avoir un peu plus confiance.

Webley fait passer le message puis écoute quelques secondes encore avant de mettre fin à l'appel.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demande Cody.

— Rien.

— Allez, crache le morceau, qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a demandé si tu mettais tout en œuvre pour me réchauffer.

Cody se détourne, secoue la tête, désespéré, tout en pensant que la chaleur qui lui monte aux joues devrait suffire à les protéger du froid tous les deux.

Heureusement, il y a du mouvement dehors, ce qui lui fournit une distraction bienvenue.

— Tiens, tiens ! dit-il.

— Quoi ? demande Webley. C'est lui ?

Cody continue à observer. Il voit une femme devant le distributeur automatique de billets. Elle a son portefeuille à la main

mais a laissé son sac grand ouvert. Un jeune homme vêtu d'un survêtement noir s'approche discrètement d'elle par-derrière.

Cody baisse la vitre.

—Fitzy, viens par là !

Le jeune homme se redresse brusquement. Les mains dans les poches, il avance vers la voiture.

—Bien le bonjour, monsieur Cody, comment allez-vous ?

Il se penche pour regarder la passagère.

—Bonjour, chérie.

Cody réprime un sourire. Il sait que Webley va se hérissier, elle ne supporte pas qu'on l'appelle « Chérie ».

—Qu'est-ce que tu trames, Fitzy ?

Fitzy hausse les épaules.

—Rien.

—C'est ça que tu appelles « rien » toi ? Moi, j'ai eu comme l'impression que tu t'intéressais de très près à la femme devant le distributeur de billets.

—Oh, elle ? Non, je gardais juste un œil sur elle, vous voyez ce que je veux dire ? Je faisais mon devoir de bon citoyen. Je crois qu'elle n'a pas compris qu'il y a des types dans le coin qui pourraient profiter de la situation.

—Très bien, Fitzy. Ravi de l'entendre. Je proposerai ton nom pour le « Prix du meilleur citoyen britannique ». Et maintenant, file ! Je n'ai vraiment aucune envie de te pourchasser dans les rues.

Fitzy ne bouge pas.

—Qu'est-ce qui se passe ici, au fait ?

—Rien qui puisse t'intéresser, répond Cody.

Fitzy ricane, laissant apparaître un immense vide là où devraient se trouver ses dents de devant.

—Vous attendez que la voie soit libre pour emmener votre dame dans la boutique de petites culottes ?

Il montre le magasin derrière lui.

—C'est tout à fait naturel, vous savez. On est au XXI^e siècle, y a pas de quoi en faire une histoire.

Webley se penche vers la vitre ouverte de Cody.

— Je ne suis pas « sa dame », pigé ? Maintenant, je te conseille de foutre le camp avant qu'on te coffre.

Fitzy lève les mains en l'air en signe de reddition.

— Doucement, ma chérie, je voulais juste être aimable.

À cet instant, un déclic se produit dans sa tête. Il avise l'autre voiture banalisée garée quelques mètres derrière eux.

— Ils sont avec vous, c'est ça ? Qu'est-ce qui se passe ? Vous allez faire une descente dans la boutique de petites culottes ?

— C'est ça, oui... Maintenant, va casser les pieds à quelqu'un d'autre Fitzy. Et tiens-toi tranquille !

Fitzy hausse les épaules puis s'éloigne d'un pas nonchalant. En passant devant le véhicule de Footlong, il fait un petit signe aux occupants.

Cody ferme la vitre.

— Mon Dieu ! dit Webley. J'aurais bien besoin d'un verre après tout ça. Ça te tente ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je ne bois jamais en février.

— Tu ne bois aucun mois de l'année. Je parie que t'as même pas bu une goutte à Noël.

— Je suis sûr que t'as picolé pour nous deux, répond-il.

Mais elle a raison. Il n'a pas bu à Noël. Il a passé Noël tout seul dans son appartement. Au lieu de découper la dinde, de faire péter les crackers, de se soûler la gueule comme tout le monde, il a mangé un curry spécial micro-ondes et soigné sa cheville foulée dans l'exercice de ses fonctions. Il n'a rien dit de tout cela à Webley bien sûr. Non, il a raconté qu'il avait passé les fêtes avec ses parents et son ex-fiancée alors qu'en réalité, ni les uns ni l'autre n'avaient manifesté la moindre envie de festoyer avec lui.

— Allez, insiste Webley, ça te fera du bien.

— Non. Je suis crevé. J'ai envie de me détendre.

— Merde, Cody ! Tu parles comme ma mémé. Et encore, elle va à son cours de tai-chi et à son jeu de bingo toutes les

semaines. T'es sûr que c'est pas un vieillard de quatre-vingt-seize ans qui se cache derrière cette apparence juvénile ?

— Une autre fois, Megs, d'accord ?

Elle lui sourit.

— Quoi ? demande-t-il.

— Megs. Tu m'appelais tout le temps comme ça quand on sortait ensemble.

— Désolé.

— Non, c'est chouette.

Et c'est reparti ! Le voilà qui recommence à rougir. Cody est soulagé quand il entend le téléphone de Webley se remettre à sonner.

Webley prend l'appel. Écoute. Puis elle dit :

— C'était encore Footlong. Il pense qu'on devrait laisser tomber. Il propose que...

— Il est là, annonce Cody.

— Quoi ?

Cody montre quelqu'un du doigt.

— Il va rentrer.

Il observe l'homme aux cheveux noirs qui insère la clé dans la serrure de la porte d'une devanture puis disparaît à l'intérieur. Cody sort de la voiture.

— On y va ! dit Webley dans son téléphone.

Les quatre enquêteurs se retrouvent sur le trottoir, puis se dirigent d'un bon pas vers l'établissement.

Cody pousse la porte. À l'intérieur, l'homme qu'il attendait se tourne vers les nouveaux arrivants.

— Que puis-je faire pour vous ? demande-t-il.

Cody écoute ce qui se passe dans l'arrière-salle. Il hume les odeurs.

Il salive déjà.

— Quatre *fish and chips*, s'il vous plaît. J'aimerais que ma panure soit bien croustillante si possible !

Cody profite de sa position hiérarchique pour imposer son choix : il insiste pour qu'ils mangent dans la voiture de Footlong. La nourriture est excellente, la compagnie encore meilleure, mais quand ses collègues proposent ensuite d'aller boire quelques bières, il décline l'invitation. Cody rentre seul chez lui.

Son appartement est situé au dernier étage d'un bâtiment géorgien dans Rodney Street, au-dessus d'un cabinet dentaire. Le cabinet étant fermé à cette heure, Cody dispose désormais du bâtiment pour lui tout seul. Il aurait pu inviter ses collègues chez lui. Il aurait pu leur proposer d'acheter de l'alcool sur le chemin. Il aurait pu mettre un peu de musique.

Il n'a rien fait de tout cela.

Une fois dans sa cuisine, il met l'eau à chauffer dans la bouilloire, vide ses poches, enlève sa veste et sa cravate. Après avoir fait infuser son thé, il s'assoit au comptoir.

Il pense à Webley. Plusieurs fois au cours des dernières semaines, elle lui a proposé d'aller prendre un verre. Parfois, il se demande si elle a une idée derrière la tête mais ensuite, il se sermonne, craignant d'être trop arrogant ou prétentieux. Peut-être cherche-t-elle simplement à être gentille avec lui ?

En plus, il y a des barrières entre eux. Trop d'obstacles en travers de leur chemin. Leur job, d'abord. Cody et Webley doivent travailler ensemble, et pouvoir compter l'un sur l'autre.

Ensuite, il y a les partenaires. Bon, d'accord, ex-partenaires. Cody ne pense pas que son ex-fiancée ait l'intention de renouer avec lui mais il s'attend à ce que Webley se remette avec son mec. Ils sont séparés depuis Noël. Il est encore temps pour eux de se réconcilier.

Enfin, bien sûr, il y a l'autre problème. Le truc dont il ne peut pas parler.

Webley l'a évoqué en passant tout à l'heure. Cet événement l'a contraint à renoncer à ses missions d'agent infiltré. Elle sait combien l'expérience a été traumatisante pour lui. Elle sait qu'elle a donné lieu à d'horribles cauchemars, des hallucinations, une perte de contrôle.

Ce qu'elle ignore, c'est qu'ils sont de retour dans sa vie.
Les clowns.

Ils sont entrés en contact avec lui. Ils lui ont envoyé d'étranges messages. Ils sont même venus ici, dans son appartement.

Depuis Noël, ils n'ont plus donné signe de vie, mais il sait qu'ils vont revenir. Et quand ils reviendront, ça ne va pas être beau.

C'est la *véritable* raison pour laquelle il ne peut pas laisser Webley, ni personne d'autre d'ailleurs, nouer des liens trop étroits avec lui.